

601/A/209/1

Vol. 4. No 7.

Octobre 1897



La Voix du Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang,

ST-HYACINTHE, QUE,
Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



SOMMAIRE.

Prières sollicitées.....	289
Læ Sang du Fils de Dieu (suite) ..	290
Exode du Précieux Sang. (O. L. H.).....	292
La contrition (ERNEST HELLO).....	294
Les cœurs saignants (MARIE).....	296
Le fondateur de l'ordre des <i>Frères du bien mourir</i> (LAURE CONAN).....	268
Miracle de l'image du Sauveur.....	303
Pensées.....	305
Chez les noirs	306
Avantages accordés aux personnes qui s'affilient aux missions Africaines	308
Pèlerinage au monastère du Précieux Sang.....	309
Récits Bibliques, (suite) (R. P. BERTHE).....	311
L'abbé de Rancé, (suite) (LAURE CONAN).....	316
Bibliographie.....	619
Actions de grâces.....	319

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

† L.-Z. Ev. de St Hyacinthe.

EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.
Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.

EN VENTE AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG :—*Reliure de luxe* .
\$2.00, \$2.50, \$3.00 ; *reliure commune* : 75c., 90c, \$1.10.

AVIS.—Les personnes qui voudraient se pourvoir au monastère de MIEL et de SAVON recevront des articles de qualité supérieure. Le MIEL cependant est de quatre qualités, qu'il faut préciser en en faisant la demande : miel rouge, miel doré, miel blanc, miel en gâteau de 1 à 2 lbs. Prix modérés.

✚ Les personnes qui ne tiennent pas à conserver la série complète de "La Voix du Précieux Sang", nous rendraient service en nous expédiant les mois suivants : novembre 1894 ; janvier, avril et mai 1895 ; mai, juillet et septembre 1897.

LA VOIX

— DU —

PRECIEUX SANG

Cen'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,.....mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.
1 PET. I. 18 19

4ème ANNÉE. ST-HYACINTHE, QuÉ., OCTOBRE 1897. No 7.

PRIÈRES SOLLICITEES

1. Pour que la dévotion au T. S. Rosaire de la B. V. Marie pénètre, non seulement dans les familles, mais dans les cœurs catholiques dans la mesure désirée par Sa Sainteté Léon XIII. 2. Pour obtenir, par N. D. du T. S. Rosaire, le maintien de la santé et la prolongation des jours de l'auguste pontife assis sur la chaire de Pierre. 3. Pour que la Très Sainte Vierge multiplie les vocations sacerdotales et religieuses. 4. Aux diverses intentions des personnes qui sollicitent les prières des confrères du Précieux Sang : les principales sont des grâces de conversions ; les plus nombreuses, des demandes de guérison.

PRIONS POUR LES DÉFUNTS, spécialement pour : le Rev. M. G. LAVOIE, décédé à St-Ferdinand d'Halifax ; COLONEL GEORGE BLISS, un bienfaiteur de la communauté, décédé à New-York ; Révde SR SCHOLASTIQUE, à St-Benoît ; pour MM. Auguste Rochon, à St-Benoît ; Napoléon Nolin et Firmin Hudon, à Montréal ; Zéphirin Bélanger, à St-Eustache ; Henri Côté, à St-Thomas de Pierreville ; M. Mircault, à St-Côme ; Noël Lamoureux, à St-Judes ; Chs Gingras, à St-Nicolas ; Toussaint Phaneuf, à St-Dems ; Olivier Jacques, à Contrecoeur ; Mme Marie-Joseph-Thérèse La-Rocque-Quimet, à Montréal ; Mme Adéline Ledoux, à Ste-Anne des Chênes ; Mme Réa Bédard, à Ottawa ; Mme Evariste Valois, à La Chute ; Mme François Duhamel, à South Durham ; Mme Désiré Durocher, à Yamachiche ; Mme Amable L'Espérance, à Longueuil ; Mme Rigobert Dupuis et Mme Rale, à Green Island ; Mme Noé Dumontier, à L'Assomption ; Mme Joseph Lafrance, à St-Benoît ; Mme Napoléon Sénécal, à Verchères ; Mme Frs Lecours, à Ste-Sophie d'Halifax ; Mme Sara Fortier, à Ste-Julie ; Mme Aldéric St-André et M. Narcisse Beaudry, à St-Roch de l'Acadian ; Mme Prudent Marier, à St-Roch des Aulnets ; M. Pierre Poulain, à Nashua (E. U.) ; Melle Léonia Gagnon, à Manchester, etc.

A toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il. *200 jours d'ind. une fois par jour.*

LÉON XIII, 20 juin 1892.

Le Sang du Fils de Dieu

(Suite)

VI. LE SANG DE JÉSUS EST NOTRE FORCE DANS LE COMBAT.

NOTRE vie sur la terre est une lutte, dit l'Esprit-Saint : lutte terrible contre de puissants ennemis ; lutte souverainement importante, puisque nos intérêts éternels y sont engagés ; lutte décisive, car l'issue doit faire soit notre malheur, soit notre bonheur pour toujours. Dans cette lutte, le Sang de Jésus est notre force, notre appui le plus ferme et le plus constant, notre soutien invincible. Le passage suivant en est la preuve éclatante ; elle est encore tirée de saint Jean : " J'entendis, dit-il, une voix du ciel qui disait : Maintenant est " établi le salut, la puissance et l'empire de notre Dieu et le " pouvoir de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères a " été précipité, ce calomniateur qui les accusait jour et nuit en " présence de notre Dieu. *Ils l'ont vaincu par le sang de " l'Agneau, et par le témoignage de leur martyre, et ils se " sont sacrifiés jusqu'à la mort. O cieux, tressaillez d'allé- " gresse, et vous tous qui y habitez "* (Apoc. XII, 10, 12).

VII. PAR SON SANG, JÉSUS ENTRE AU CIEL ET NOUS L'OUVRE : SA RÉSURRECTION SANCTIONNE CETTE ALLIANCE POUR L'ÉTERNITÉ.

" Par son propre Sang il est entré pour toujours dans le saint des saints, " dit saint Paul (Héb. 9 12). Il nous l'ouvre, et c'est par son Sang que nous espérons y entrer : " Nous " avons confiance, ajoute l'Apôtre, d'entrer dans le sanctuaire " céleste, par le Sang de Jésus-Christ, voie nouvelle qu'il " nous a ouverte " (Héb. 10, 19).

L'alliance éternelle dans le Sang de Jésus est sanctionnée par sa résurrection : " Le Dieu de paix, continue l'Apôtre, " a ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ le pasteur su-

“ prême de nos âmes dans le sang de l’alliance éternelle ”
(Héb. 13, 20).

VIII. LE SANG DE JÉSUS AU CIEL EST LE TRIOMPHE ET LE
BONHEUR DES ÉLUS, LE TITRE DE LEURS PRIVILÈGES.

LEUR TRIOMPHE.—Il est le vêtement de gloire dont ils sont ornés, au témoignage du bien-aimé Disciple. Il était ravi au ciel et avait devant les yeux une multitude de bienheureux resplendissant d’un éclat incomparable : “ Un des vieillards l’interroge en les lui montrant et lui dit : Ceux-ci, qui sont vêtus de robes d’une blancheur éclatante, qui sont-ils ? et d’où viennent-ils ?

—Je lui répondis, ajoute saint Jean : Seigneur vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui ont traversé de grandes tribulations ; *ils ont lavé leurs robes et ils les ont rendues ainsi éclatantes dans le sang de l’Agneau*. C’est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils servent jour et nuit dans son temple, et Celui qui règne sur le trône habite en eux. Ils ne souffriront plus ni de la faim ni de la soif, ni du soleil ni d’aucune chaleur : parce que l’Agneau de Dieu, qui siège sur le trône, les conduira et les mènera aux sources de la vie, et Dieu même essuiera de leurs yeux toute larme ” (Apoc. VII, 13, 17).

LEUR BONHEUR ET TITRE DE LEURS PRIVILÈGES.—“ Bienheureux, dit saint Jean, ceux qui lavent leurs robes dans le sang de l’Agneau : dès lors ils auront le pouvoir *de se nourrir de l’arbre de vie et d’entrer par les portes dans la cité sainte* ” (Apoc. 22, 14).

VIVRE DE L’ARBRE DE VIE.—Être orné et revêtu du Sang précieux, c’est la condition pour avoir droit de vivre de l’arbre de vie, de cet arbre qui donne la vie éternelle ; et cet arbre mystérieux tire lui-même du précieux Sang et ses propriétés divines et son inépuisable fécondité. N’est-il pas arrosé, en effet, par le fleuve intarissable du Sang précieux ? Ce fleuve procède du trône de Dieu ; sur ce trône l’Agneau règne

comme immolé ; de là il répand dans toute l'étendue de la terre et des cieux la fécondité, la vie, la gloire de son Sang adorable. Voici en quels termes saint Jean nous trace une image sensible de ce prodige éternel : " L'ange, dit-il, me montra le fleuve d'eau vive, aux eaux luisantes et transparentes comme le cristal : il procédait du trône de Dieu et de l'Agneau ; il coulait au milieu de la place de la cité sainte. Sur les bords du fleuve, des deux côtés, et baigné par ses eaux se trouve l'arbre de vie ; il produit chaque année douze fois son fruit et le donne chaque mois ; les feuilles de cet arbre sont pour le salut des nations " (Apoc. X, 22).

(A continuer.)

Exode du Précieux Sang

POUR LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG.

C'était pendant l'agonie
 De notre bon Sauveur.
 De son Sang l'onde bénie
 S'échappait de son cœur.
 D'amour, de douleur mélange
 Qu'en un calice d'or
 De la Rédemption l'ange
 Recueille avec transport.

Le flot généreux déborde
 Et prodigue en tout lieu
 Aux pécheurs miséricorde,
 Gloire infinie à Dieu.
 Mais l'ange jaloux conserve
 Et vénère à la fois
 Un sang plus chaud qu'il réserve
 Pour des âmes de choix.

Vite il plonge dans le monde
Un regard scrutateur,
Il cherche un cœur qui réponde
A la soif du Seigneur . .
Des âmes soif dévorante ! .
Plaine du Golgotha ! . .
L'ange l'entendit, navrante,
Partout la répéta.

Le souffle divin l'emporte
A travers lieux et temps,
Et de son calice il porte
Les trésors éclatants.
Parfois, sentant sur sa route
Un cœur bien altéré,
Heureux, il donne une goutte
Du Sang tant désiré.

Soudain l'Occident se dore
D'un éclat tout nouveau.
" J'ai soif, " retentit sonore,
Du Calvaire l'écho.
L'ange émerveillé contemple
Un point éblouissant,
Tout embaumé, comme un temple,
Comme un ciel, ravissant.

Là se rassemble une troupe
Au sublime destin ;
Vers elle la sainte coupe
Lance le Sang divin.
Les fronts et les cœurs s'en teignent
Comme le manteau blanc :
Tendres victimes qui saignent
Pour rendre sang pour sang.

Devant cette foule avide,
 Dont l'ardeur le distrait,
 L'ange voit sa coupe vide :
 L'amour boit à-long-trait !
 Mais Jésus par son Eglise
 A l'ange a désigné
 La famille tout éprise
 Du Sang par lui donné.

Et sa coupe est bientôt pleine
 De gouttes d'un sang clair
 Que d'une âme bien seraine
 Ont tiré de leur chair
 Ces filles du saint calice,
 Toujours au premier rang
 Pour partager le supplice
 De leur Epoux de sang.

Du ciel à la terre échange
 De sang réparateur :
 Des hommes pouvoir étrange
 Auprès du Rédempteur !
 Ici-bas ces vierges donnent
 Sang, pleurs, constant amour :
 Aussitôt les cieux pardonnent
 Au pécheur, en retour.

O. L. H.

Octave de saint Laurent, 17 Août 1897.

La contrition

LE langage chrétien désigne par un mot énergique la douleur d'avoir péché. Ce mot est la contrition qui veut dire brisement. Si l'habitude ne jetait pas sur toutes choses le voile gris de l'indifférence, les hommes seraient sin-

gulièrement frappés de ce mot magnifique. Mais voici ce que je voulais dire : la contrition est pleine de joie. Le brisement du cœur est plus délicieux que les choses les plus recherchées. Je ne parle pas des délices vagues de certains sentiments qui ressemblent à des rêves, délices stériles et affaiblissantes. Les délices dont je parle sont des réalités fortifiantes, actives, fécondes. Ce sont des joies qui font agir.

Pour apprécier un acte fait dans la vérité, il est bon de regarder le même acte accompli dans l'erreur. À côté du repentir, qui est un nom moins beau de la contrition, il y a le remords. Le repentir est bon ; le remords est mauvais. Aussi le repentir donne la joie et le remords la tristesse. C'est que Dieu est dans le repentir et Dieu n'est pas dans le remords.

Le repentir calme le coupable ; le remords l'exaspère. Le repentir lui ouvre l'espérance, le remords le lui ferme. Le repentir est plein de larmes, le remords plein de terreurs. Le remords fait voir des fantômes, le repentir fait voir des vérités.

Mais je préfère le nom de la contrition même au nom du repentir. Je trouve dans la contrition même beaucoup plus de joie et de lumière. Je veux à ce propos attirer l'attention sur le langage du christianisme, langage étonnant de profondeur, qui ouvrirait des avenues sans fin devant nos intelligences et devant nos âmes, si l'habitude n'était pas toujours là pour méconnaître les dons de Dieu ; pour passer, sans lever la tête, sous les étoiles et sous les paroles du ciel. Or, le christianisme nous dit dans son langage :

“ Faites un acte de contrition. ”

Un acte de contrition ! quelle merveille si l'habitude n'était pas là !

Aux yeux de l'homme qui ne sait pas son âme, la contrition semblerait être, comme la tristesse humaine, quelque chose de purement passif, quelque chose de dissolvant ; un amoindrissement, une déperdition de forces ; et c'est exacte-

ment le contraire qui est vrai. Chose admirable ! la contrition est un acte.

Une certaine sagesse inférieure pourrait dire au coupable :
 “ Ne vous abandonnez pas à la douleur ; soyez homme ;
 montrez un courage viril. ”

Le christianisme lui dit :

“ Faites un acte de contrition. ”

ERNEST HELLO.

Les cœurs saignants

ALPHONSE Lebrun, à l'âge de six ans, versait d'abondantes larmes, en entendant lire la Passion et cette amoureuse pitié ne fit que s'accroître avec les années, dans son âme sensible.

Pour dédommager Notre-Seigneur des outrages que lui font subir les hommes, il se plaisait à lui offrir, dans les fleurs, l'emblème des vertus que recelait son cœur aimant : le blanc muguet témoignait de son bonheur à servir un si bon Maître ; la pensée, de sa continuelle idée de la présence de Dieu ; la giroflée et la violette, de son désir d'être doux et humble de cœur.

Aussi fallait-il voir, paré comme une châsse et exhalant de délicats parfums, un petit autel érigé dans sa chambrette, où le crucifix occupait la place d'honneur.

Nous sommes à la fin des vacances : Alphonse a célébré la veille, avec pompe, une de ses fêtes de prédilection, celle du Précieux Sang, et nous le trouvons absorbé dans ses travaux de jardinage. Quelle peut être la cause de sa pâleur et de la tristesse de ses regards ? la voici, en quelques mots :

Hier, en revenant de la grand'messe, il a confié à son père ses rêves d'avenir, ses plus chères ambitions et l'a entre-tenu du plaisir avec lequel il retournerait au collège, à la rentrée. Le vieillard l'a écouté sans l'interrompre et, après

bien des hésitations, il s'est décidé à l'informer d'une chose bien pénible à son cœur paternel : qu'il ne pourrait, en dépit de ses efforts, de ses peines et de ses sueurs, lui procurer les fonds pour continuer ses études. . . .

Quel coup pour le vaillant collégien ! Qui pourra peindre son désespoir en voyant tant de beaux projets renversés, d'espérances envolées ? En fils respectueux, il supporte cette épreuve sans mot dire, et tâche de concentrer sa douleur, pour ne pas contrister davantage ses parents.

S'il s'incline si profondément sur les plantes, en ce moment, c'est afin de cacher les pleurs qui obscurcissent sa vue.

Le jardiner a terminé sa tâche ; avant de rentrer, il veut cueillir un bouquet pour sa chapelle et s'empresse de choisir les plus belles. D'un coup d'œil, il a fait le tour du parterre, quand il aperçoit un carré de ces jolies fleurs roses que l'on nomme des *cœurs saignants*. N'est-ce pas là une fidèle image de son propre cœur ? ne saigne-t-il pas à la pensée de renoncer au sacerdoce, à la carrière apostolique, faute de moyen ?

Le pauvre affligé en cueille une grosse gerbe, car il lui semble qu'elles seront plus éloquentes que toutes les prières, auprès du divin Crucifié.

Les jours, les semaines passent : l'autel fait plaisir à voir dans sa rose parure, mais la situation reste la même pour Alphonse.

Pendant la dernière quinzaine d'août, M. Lebrun reçoit, au bureau de poste, une lettre chargée. L'écriture lui est inconnue et il se hâte de se rendre chez lui pour en prendre connaissance. Dans sa précipitation à décacheter la missive, il fait glisser à terre plusieurs billets de banque. Étonné, il parcourt aussitôt les quelques lignes et apprend avec joie qu'on lui envoie le montant d'une créance assez considérable, qu'il n'espérait plus recouvrer.

On devine aisément la commune allégresse et le résultat de cet événement inespéré.

Le jeune garçon a pu continuer ses classes et, après un cours brillant, il a enfin atteint son but sublime : loué soit à jamais le Précieux Sang de Jésus ! il est devenu un prêtre du Seigneur !

Qu'il fut heureux le jour où le nouveau ministre de Dieu déposa, dans sa petite chambre, aux pieds du crucifix, un magnifique bouquet de chrysanthèmes blancs, symbole de perpétuelle chasteté.

Aujourd'hui, curé d'une paroisse, dans le bas du fleuve St-Laurent, il est chéri et vénéré de ses ouailles. S'il ouvre son bréviaire en présence d'une d'entre elles, il ne manque pas de lui montrer, entre les feuillets, une branche de *cœurs saignants*, et tous les paroissiens savent maintenant son histoire.

MARIE.

Le Fondateur

de l'ordre des " Frères du bien mourir "

MOUTE mauvaise action, a dit un grand écrivain, laisse " en notre cœur d'immondes racines, qu'il faut arracher " avec des tenailles ardentes. "

Que dire donc des habitudes criminelles ?

Ne dévorent-elles pas fatalement tout ce qu'il y a de bon dans l'âme ?

Ne sont-elles pas une chaîne ignoble qu'il faut traîner jusqu'à la tombe ?

On le dirait.

On dirait qu'il n'y a pas d'esclave plus asservi que le pécheur d'habitude.

Pourtant les habitudes mauvaises—même contractées dès l'enfance—n'empêchent pas d'arriver à la sainteté. La vie de Camille de Lellis le prouve, elle prouve aussi que les rechutes ne doivent point décourager.

L'héroïque servant des malades, le fondateur des *Frères du bien mourir* ne rompit point d'un coup ses honteuses chaînes.

Loin de là. Plusieurs années durant, il luttera faiblement contre lui-même et la force de l'habitude triomphera bien des fois de ses résolutions. Cependant ce libertin, ce joueur est devenu saint Camille de Lellis.

* * *

Il naquit en 1550, dans une petite ville des Abruzzes. Sa mère mourut quand il était encore au berceau, et son père, qui était officier, négligea fort son éducation. Il envoya pourtant son fils à l'école. L'enfant y apprit à lire et à écrire, mais, abandonné à lui-même, il se lia avec de jeunes vauriens et fit des jeux de dés et de cartes son occupation principale.

A dix-huit ans, Camille de Lellis embrassa la carrière des armes. Passionné pour le jeu au-delà de tout ce qui se peut dire, il ne tarda pas à perdre aux cartes toute sa fortune et, au bout de trois ans, un ulcère à la jambe, suite d'une égratignure négligée, l'obligea de quitter le service.

L'hôpital des Incurables de saint Jacques, à Rome, était alors desservi par les meilleurs chirurgiens. Dans l'espoir de faire guérir plus vite sa jambe, le jeune Napolitain s'y rendit, et sa fierté et son dénûment lui firent demander une place d'infirmier.

Le néant des choses humaines lui apparaissait souvent dans une vive lumière, il aurait voulu se faire capucin.

Mais, malgré les graves pensées qui le travaillaient souvent, malgré les pertes énormes qu'il avait faites au jeu, la vue des cartes et des dés exerçait encore sur lui une fascination irrésistible.

Le futur fondateur des *Frères du bien mourir* abandonnait le service des malades pour aller jouer. Aussi on ne tarda pas à le renvoyer, non seulement comme joueur, mais encore comme fantasque, emporté et cherchant querelle, sur le moindre prétexte, aux employés de la maison.

Tels furent les débuts du saint dans une carrière où il

devait aller jusqu'au bout des forces humaines dans l'abnégation et la charité.

Réduit par ses folies à gagner misérablement sa vie et tourmenté à certaines heures du désir de la perfection, Camille de Lellis fut tour à tour novice franciscain, aide-maçon, infirmier par nécessité et soldat. L'extrême misère et ses essais de vie religieuse ne l'avaient point guéri de son amour du jeu et, à Naples, on le vit—emporté par sa passion—jouer jusqu'à sa chemise—qu'il perdit.

L'infortuné jeune homme semblait condamné à finir ses jours dans quelque misérable querelle.

Mais, malgré son naturel emporté, malgré tous ses excès, ce joueur frénétique et malheureux n'avait jamais souillé ses lèvres d'un blasphème. Ce fut là sans doute, dit l'un de ses biographes, ce qui lui fit trouver grâce devant Dieu.

Un jour qu'il cheminait à pied, seul et sans ressource, l'injure faite par ses péchés à la Majesté divine lui apparut tout à coup dans une lumière si terrible qu'il tomba la face contre terre.

Il se releva changé, transformé, résolu à ne plus vivre que pour expier ses folies et ses crimes. Il se rendit à Rome et s'offrit, en qualité d'infirmier volontaire et gratuit, à l'hôpital des Incurables d'où on l'avait renvoyé.

Là, Camille de Lellis parut un homme nouveau et, tout en pratiquant des mortifications terribles, il servait nuit et jour les malades, avec un dévouement aussi tendre qu'infatigable.

Il s'attachait surtout aux mourants et, comme un ange du ciel, les préparait à paraître devant Dieu.

Son incomparable charité et ses hautes capacités le firent bientôt nommer directeur de l'hôpital.

Le saint eut bien des occasions de constater que l'argent seul ne fait pas les bons infirmiers et il souffrait cruellement de se voir si mal secondé par les employés mercenaires.

Afin de porter remède à ce mal, il résolut de fonder une

congrégation d'hommes charitables qui serviraient les malades pour le seul amour de Jésus-Christ.

Pendant qu'il méditait ce grand projet, un Christ, détachant ses mains de la croix, les tendit suppliantes vers lui et l'encouragea dans son dessein.

Du cœur du saint, cet appel du Christ fit jaillir les énergies irrésistibles.

Il triompha de tous les obstacles : il trouva des compagnons tels qu'il en désirait et, afin d'être plus utile aux malades, il résolut, sur l'ordre de saint Philippe de Néri, son directeur et son ami, de se préparer au sacerdoce. Il apprit le latin avec une ardeur incroyable, fit ses études théologiques au collège romain et reçut la prêtrise.

Des amis lui donnèrent une maison ; le pape Sixte V approuva l'institut naissant, et, trois ans plus tard, Grégoire XIV fit de sa congrégation un ordre religieux.

Les fils de saint Camille remplaçaient les infirmiers mercenaires presque toujours insuffisants. Ils transformèrent les hôpitaux et se répandirent bientôt dans les villes d'Italie et dans toute la chrétienté.

Leur saint fondateur leur avait donné pour règle de voir dans les malades Jésus-Christ en personne. Aussi ces religieux firent partout des prodiges de charité. Ils s'engageaient par vœu à servir les malades—même pestiférés—et, dans les temps d'épidémie, beaucoup moururent victimes de leur dévouement.

On aimera peut-être à savoir ce que saint Camille recommandait surtout à ceux qui assistent les mourants. Il voulait qu'on les exhortât discrètement et suavement à s'abandonner à Dieu, à accepter la mort en union avec Notre-Seigneur et en esprit d'expiation.

Il voulait qu'on fit demander aux mourants l'application du fruit de cette prière que Jésus-Christ fit sur la croix.

Dans les derniers moments, le saint recommandait instamment qu'on rappelât souvent aux mourants l'invocation des noms de Jésus et de Marie.

Il ordonna aussi de continuer les prières pour les agonisants quelque temps après qu'ils paraîtraient avoir rendu le dernier soupir.

Camille de Lellis parlait toujours aux malades avec une douceur toute céleste. Par ses exhortations pénétrantes, il leur inspirait la patience, la résignation, parfois même la joie de souffrir.

Il appelait les cruelles infirmités dont il souffrait *des miséricordes du bon Dieu*.

On l'entendait souvent dire comme saint François d'Assise :

“ Le bonheur que j'espère est si grand, que toutes les peines et toutes les souffrances deviennent pour moi des sources de joie.”

Austère à lui-même jusqu'à ne se laisser que la peau et les os, il avait pour tous les malades la tendresse d'une mère. Il poussait la bonté jusqu'à faire faire de la musique auprès de ceux qui trouvaient, dans cette harmonie, quelque soulagement à leurs maux.

On le voyait, épuisé de fatigues et de souffrances, se traîner de lit en lit pour voir si rien ne manquait aux malades et pour leur parler de l'amour de Dieu.

Même dans les conversations ordinaires, les discours de saint Camille roulaient toujours sur l'amour de Dieu, et, s'il lui arrivait d'entendre un sermon où il n'en fut point parlé, il disait que *c'était un anneau auquel il manquait un diamant*.

Lorsqu'on lui annonça que les médecins désespéraient de sa vie, il s'écria, ravi :

“ Je me suis réjoui parce qu'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur.”

Quand on lui apporta le viatique, il versa des larmes et dit avec une humilité profonde :

“ Je reconnais, Seigneur, que je suis le plus grand des pécheurs et que je ne mérite pas la faveur que vous daignez me faire, mais sauvez-moi par votre infinie miséricorde. Je mets toute ma confiance dans votre précieux Sang.”

Il prononçait avec tant de tendresse les noms de Jésus et de Marie, que l'amour qui le consumait embrasait aussi les assistants. Enfin, les yeux fixés sur une image de Marie et les bras en croix, il expira dans une paix céleste, en invoquant toujours ces doux noms qui furent ses dernières paroles.

LAURE CONAN.

Le miracle de l'image du Sauveur

BEYRITE (Beyrouth) est située sur les confins de Tyr et de Sidon.

Les juifs y sont nombreux.

Or, un chrétien qui avait loué un logement près de la grande synagogue, tenait au-dessus de son lit une image en pied de Notre Seigneur Jésus-Christ, convenablement peinte.

Au bout de quelque temps il alla se loger ailleurs dans la ville et, en emportant son mobilier dans son nouvel appartement, il oublia l'image du Sauveur.

Le logis abandonné fut loué à un juif.

Un jour que le juif avait à dîner un de ses coréligionnaires, son hôte, levant les yeux, vit l'image du Nazaréen : Comment, s'écria-t-il aussitôt, toi, juif, tu gardes pareille peinture ! Et il s'emporta en blasphèmes.

Au sortir de la maison, il alla dénoncer le fait au chef de la synagogue. Celui-ci vint le lendemain accompagné d'une foule de juifs. A la vue de l'image ils entrent en fureur, ils descendent le tableau et se disent :

— Moquons-nous de Jésus, comme nos pères l'ont fait autrefois.

Et ils se mirent à cracher sur la sainte image, à lui donner des soufflets, à l'insulter de toute manière.

— " Nous avons entendu dire que nos pères transpercèrent les mains et les pieds de Jésus avec des clous, faisons de même à son image. "

Et ils enfoncèrent des clous dans les mains et dans les pieds de l'image du Sauveur.

“ Nos pères lui ont présenté à boire du fiel et du vinaigre sur une éponge. ”

Et ils portent une éponge remplie de vinaigre à la bouche du Christ.

—“ Ils lui ont frappé la tête d'un roseau. ”

Et ils frappèrent la tête de l'image.

—“ Nos pères lui percèrent le côté d'une lance. ”

Et, faisant apporter une lance, les chefs de la synagogue la donnent à l'un des assistants pour qu'il en perce le saint tableau.

Mais voici que de la blessure sortent du sang et de l'eau en abondance. Alors les chefs de se dire :

—“ Les chrétiens prétendent que Jésus a fait quantité de miracles : portons ce sang et cette eau dans notre synagogue, appelons les malades.

Un vase approché de la blessure est bientôt rempli. Les juifs le portent en ricanant dans leur synagogue, tandis que d'autres vont appeler des malades. C'est d'abord un paralytique de naissance connu dans toute la ville. Il se lève et marche, dès qu'on l'a touché de ce sang. Puis viennent des aveugles, des possédés qui sont immédiatement guéris. La synagogue bientôt ne peut contenir tous les malades qu'on amène et la foule qui les accompagne. L'émotion est indescriptible.

Les prêtres des juifs, les anciens du peuple, les enfants en grand nombre crient : “ Gloire au Christ que nos pères crucifièrent et que nous avons crucifié en effigie ! Nous croyons en lui : qu'il nous pardonne. ” Ils se rendent en foule chez l'évêque, lui présentent l'image, lui racontent les miracles opérés par le sang qu'elle a versé, et demandent le baptême

La synagogue, détruite au 13^{ème} siècle par les musulmans, a été relevée en 1421 par les disciples de saint François qui la conservèrent jusqu'à 1571, année pendant laquelle les

tures s'en emparèrent et en firent une mosquée, la mosquée actuelle du sérail, celle où le wali se rend chaque soir, pour les prières officielles.

PENSÉES

Ah ! malheur à celui qui tente de détruire la croyance du pauvre et qui dissipe au vent pestilentiel de son inéduité la paille de Bethléem et les pampres ensanglantés du Calvaire ! Malheur à celui qui, dans la moisson des vertus quotidiennes, lance les renards incendiaires qui dévorent la récolte, comme fit Samson dans sa vengeance contre les Philistins ! Le pauvre n'a que l'étable pour abri : si vous la lui fermez, que lui restera-t-il ? Les philosophes réputés sages, qui trouvaient qu'on devait vendre les vieux esclaves et les vieilles femmes, apaisaient-ils les maux comme le Christ qui brisait les fers de ces mêmes esclaves et les appelait au partage de son royaume ? La foi sacrée est dans toutes les âmes, mais surtout dans l'âme des pauvres.

RAOUL DE NAVERY.

* * *

On a beau faire, vraiment, la vie ne reste jamais un bon petit chemin bien riant, bien uni, bien facile. On a beau balayer, tailler, préparer la route, les pierres roulent, les ronces déchirent et adieu la douce sérénité de la paresse. Soyons donc forts et patients et rappelons-nous que tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu. Qu'importe le genre de beauté du chemin qu'on suit, l'important c'est de savourer la poésie que le bon Dieu, qui est vraiment, quand on y pense, un grand prodige, a jetée partout.

ZÉNOÏDE FLEURIOT.

* * *

Les petits fils qui nous rattachent à la vie, quand nous sommes jeunes, deviennent des câbles quand nous sommes grands.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Chez les noirs ¹

L'UNE des héroïques religieuses établies à Agoué allait très souvent visiter une négresse qui souffrait d'un ulcère. Comme elle s'y rendait, elle fit un jour la rencontre d'un être étrange, phénoménal.

C'était un garçon d'environ seize ans aux pieds et aux jambes demesurément enflés, tandis que le reste du corps était d'une maigreur effroyable. Par quels secrets ressorts le pauvre enfant pouvait-il encore se mouvoir ? Cela semblait une énigme. Mais la bonne sœur ne chercha pas à se l'expliquer. Touchée de compassion, elle aborde le malade et lui offre ses services :

—Venez avec moi chez mon maître, dit-il.

La religieuse se rendit aussitôt à l'invitation, et, chemin faisant, le pauvre garçon lui apprit qu'il appartenait au grand féticheur.

C'est un personnage fort redouté parmi les nègres, mais la religieuse fit si bien qu'elle en obtint la permission de visiter le malade et, durant dix-neuf jours, elle put le voir librement. Elle ne se contenta pas de le soigner, elle l'instruisit des vérités divines et lui inspira un ardent désir du baptême.

Mais un jour, arrivant à la case, la sœur n'y trouva plus le pauvre enfant. Le lendemain, même déception.

Fort inquiète, la religieuse va droit au maître.

Pour se débarrasser d'elle, le féticheur consentit à le lui laisser voir, mais à la condition expresse qu'elle ne lui parlerait pas.

—Je respecterai ta volonté, dit la solliciteuse, mais à ton tour, écoute-moi et fais baptiser ton esclave, il va mourir.

—Soit, dit le maître.

Sur cette parole, la religieuse prévient le missionnaire

(1) Dans la livraison de septembre, dans l'article *L'Hôpital d'Agoué*, on doit lire *Agoué*.

qui accourt. Mais il est accueilli avec des injures et le féticheur lui déclare que jamais il ne laissera baptiser son esclave.

Grande fut la tristesse de la charitable sœur. Mais, grâce à la petite fille du féticheur qui fréquentait l'école de la mission, elle ne tarda pas à découvrir l'endroit où l'on avait caché le mourant.

Elle s'y rend aussitôt, et est brutalement éconduite par le maître. Tandis qu'il vomit injures et menaces contre la bonne sœur, elle, intrépide, fait un savant détour et se glisse dans la case d'où on l'a repoussée.

Elle aperçoit son cher malade étendu sur sa natte.

— O mon enfant, dit elle, en toute hâte, tu vas mourir et ton maître ne veut pas que tu sois baptisé. Mais le bon Dieu a entendu tes prières et tu vas l'être. Fais ton acte de contrition. . je vais t'ouvrir le ciel.

Et, soulevant le malade, elle le baptise.

Elle l'avait à peine replacé sur sa natte que l'une des femmes du féticheur arrive et, furieuse, lui intime l'ordre de sortir.

L'âme inondée de joie, la religieuse s'éloigne. Le lendemain, elle trouve encore moyen de pénétrer dans le réduit où gît son néophyte. Elle lui parle de son Père céleste qui lui tend les bras du haut du ciel, de son glorieux patron, saint Hyacinthe, qui va l'introduire dans ce beau séjour. Le moribond l'écoute avec ravissement et, comme la sœur avant de le quitter, lui demandait s'il désirait quelque chose, il attacha sur sa chère bienfaitrice un long regard chargé de reconnaissance et répondit :

— Je ne désire rien que d'aller bien vite voir le bon Dieu dont tu m'as fait l'enfant.

Quelques heures plus tard il passait de sa hutte d'esclave aux splendeurs du ciel.

Avantages accordés

aux personnes qui s'affilient aux missions africaines

1o Sont *simples affiliés* ceux qui donnent une offrande quelconque.

Tous les vendredis, on dit une messe pour les affiliés et chaque année, le vendredi qui suit la fête des morts, il y a un service solennel pour les affiliés défunts et pour leurs parents.

2o Sont *protecteurs* ceux qui promettent et donnent une offrande de quinze à vingt piastres ou cinq piastres par an.

Outre la messe du vendredi, ceux-là auront droit à vingt messes par an qui se diront à leurs intentions.

3o Ceux qui donnent deux cents piastres sont *fondeurs*; ils auront leurs noms gravés sur une table de marbre et nous dirons après la mort de chacun d'eux cinquante messes.

4o Si une ou plusieurs personnes veulent fonder une bourse perpétuelle de deux mille piastres, elles feront une œuvre catholique par excellence et auront droit à un annuaire de messes (trois cent soixante-cinq messes) après leur mort.

5o Pour faire vivre un missionnaire, pourvoir à ses vêtements, à sa nourriture, à ses voyages et autres nécessités, il faut à peu près deux cents piastres par année.

Quiconque peut faire le sacrifice de cette somme devient participant de toutes les œuvres, de tous les mérites d'un missionnaire, même de ceux de son martyr. Avant quelques années, pour ne pas donner à notre ministère un caractère intéressé, nous ne pouvons rien demander à nos convertis. Ce qui est nécessaire à notre vie, nous ne pouvons l'attendre que de la foi et du cœur de ceux qui se sentent apôtres, sans avoir la santé, ou qui sont retenus par les devoirs sacrés de la famille. Ainsi, sans s'expatrier, ils peuvent suivre l'ordre donné par notre divin Maître : " Allez, enseignez l'Évangile à

toutes les nations," en y envoyant des délégués qu'ils adoptent par leurs aumônes.

60 Ceux qui donneront dix mille piastres en une ou plusieurs fois seront *fondateurs d'une station de missions*.

Cette œuvre des missions africaines a été enrichie d'indulgences par LL. SS. Pie IX et Léon XIII, et par un grand nombre d'évêques d'Europe et d'Amérique.

IGNACE LISSNER,
Missionnaire au Dahomey.
AFRIQUE.

Chers lecteurs, laissez-nous vous le rappeler, " suivant la nature, la vie du missionnaire est incompréhensible et c'est trop peu de l'appeler une lente et formidable mort. "

Pouvez-vous refuser d'en partager les mérites ? Ah, pour la raison chrétienne, l'œuvre apostolique c'est vraiment LE PAYS DE L'OR.

Pèlerinage

AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG

LE Rév. M. J. C. Bernard, curé de Sorel, s'est rappelé sa promesse de l'an dernier : il est revenu visiter notre sanctuaire, avec près de deux cents membres de sa famille paroissiale.

Le 24 août dernier, vers 7½ h., les pieux pèlerins entraient processionnellement à la chapelle du monastère, où ils furent reçus par monsieur notre chapelain, au chant d'un cantique, qui était à la fois un hommage au Précieux Sang et une expression de bienvenue aux pèlerins. La messe suivit immédiatement et fut célébrée par le vénéré curé de Sorel.

Malgré la température désagréable de la journée, malgré la pluie torrentielle qui, à diverses reprises, inonda les rues, les pèlerins revinrent souvent, dans le cours de la journée,

renouveler leurs hommages au divin Hôte de notre sanctuaire. En les regardant prier, on se demandait si les sept lampes qui brûlent devant notre autel étaient plus ardentes que ne le paraissent ces âmes adorant alternativement et l'Hostie réparatrice de l'autel, et l'image du divin crucifié, et la relique de la vraie croix qui avait été exposée pour la circonstance.

Vers 5½ hrs eut lieu le dernier exercice du pèlerinage. Monsieur notre chapelain, voulant ménager une agréable surprise aux pèlerins, avait invité leur ancien curé, Mgr Maxime Decelles, aujourd'hui évêque de Druzipara et coadjuteur de Mgr de St-Hyaicthe, à adresser la parole aux visiteurs. Monseigneur acquiesça à cette prière avec d'autant plus de bienveillance que cette circonstance allait lui fournir une nouvelle occasion d'exprimer à ses anciens paroissiens le tendre attachement qu'il leur conserve. Ce nous fut une véritable jouissance d'entendre le distingué prélat développer avec une piété si pleine d'onction l'invocation—texte de son discours—qui revient sans cesse sur nos lèvres : “ Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux. ”

Monseigneur donna ensuite la bénédiction du Saint Sacrement, pendant laquelle Sa Grandeur lut un acte de consécration au Précieux Sang. Cet exercice fut immédiatement suivi de la vénération de la relique de la vraie croix, et, enfin, de la bénédiction épiscopale solennellement donnée par monseigneur de Druzipara.

Après le départ des pèlerins, nous avons pu constater que si l'amour du Christ rédempteur avait attiré ces âmes vers le sanctuaire où l'on adore spécialement le Précieux Sang, cet amour portait en soi la charité envers le prochain. Qu'on nous permette de remercier ici, plus particulièrement, le digne curé de Sorel et les dames patronesses de la charité pour leurs gracieuses délicatesses envers la communauté.

Recits Bibliques I

(Suite)

III

JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES.

LE patriarche Jacob aimait tous ses fils, mais il chérissait particulièrement Josph, alors âgé de seize ans. C'était l'enfant de sa bien-aimée Rachel, un ange d'innocence et de candeur que Dieu lui avait donné pour consoler sa vieillesse. En témoignage d'affection, il le revêtit un jour d'une magnifique robe aux couleurs variées, qui le distinguait de tous ses frères, mais qui par là même excita dans leur cœur contre le jeune préféré des sentiments de jalousie, de colère et de haine.

Deux incidents vinrent aggraver ces mauvaises dispositions. Gardant un jour les troupeaux avec quatre de ses frères, Gad, Aser, Zabulon et Nephthali, Joseph fut témoin d'actes criminels et déshonorants que, dans sa légitime indignation, il se crut obligé de dénoncer à son père. Dans une autre circonstance, il blessa leur amour-propre en leur racontant ingénument un songe qu'il avait eu :

— " Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans les champs. Tout à coup, je vis ma gerbe se dresser et s'élever au-dessus des vôtres qui, l'entourant aussitôt, se prosternèrent devant elle comme pour l'adorer.

— Cela présage sûrement que tu seras notre roi ! ricanèrent-ils. Nous, tes aînés, nous nous courberons sous ton sceptre !

Joseph ne s'apercevait pas que ces songes et ces entretiens ravivaient la haine dont le cœur de ses frères était con-

(1) Reproduction interdite, à moins d'une permission spéciale de l'auteur, le Rev. P. Berthe, rédemptoriste. On peut se procurer, au prix de 3 fr. franco, la collection des 25 Récits bibliques, en s'adressant au Rev. P. Directeur de *La Sainte Famille*, à ANTONY (Seine) France.

sumé. Dans sa simplicité, il jetait à chaque instant de l'huile sur le feu.

—J'ai vu, dit-il un jour à son père et à ses frères, j'ai vu, pendant mon sommeil, le soleil, la lune et onze étoiles qui s'inclinaient devant moi.

—Crois-tu donc, lui dit Jacob, impatienté, que ton père, ta mère et tes onze frères vont t'adorer, le front dans la poussière ? Est-ce cela que signifient tes songes ? ”

Toutefois, au lieu de s'irriter comme ses fils, le patriarche se demandait, à part lui, si ces visions réitérées ne contenaient point quelque révélation prophétique. Or, à quelque temps de là, il avait envoyé ses fils paître les troupeaux dans les environs de Sichem. Craignant de voir se ranimer d'anciennes luttes soutenues contre les habitants de ce pays, il ordonna au jeune Joseph, resté seul avec lui, d'aller aux informations :

—“ Vois, lui dit-il, si tes frères se portent bien, si les troupeaux sont en bon état, et si tout se passe avec calme au pays de Sichem. ”

Joseph partit d'Hébron pour se rendre aux pâturages, qu'il trouva déserts. Il errait à l'aventure, au milieu des champs, lorsqu'un homme de l'endroit lui demanda ce qu'il cherchait :

—“ Je cherche mes frères, répondit-il : pouvez-vous m'indiquer le lieu où ils font paître leurs troupeaux ? ”

—Ils ont quitté ce pâturage depuis peu de temps, dit l'interlocuteur, et je crois leur avoir entendu dire qu'ils allaient à Dothaïm. ”

Ce bourg, aux prairies verdoyantes, se trouvait à quelques lieues vers le nord. Se dirigeant de ce côté, Joseph reconnut bientôt ses frères au milieu des bœufs et des brebis. Eux aussi le reconnurent, mais sa vue les mit dans une telle fureur qu'ils résolurent de profiter de l'occasion pour s'en débarrasser.

—“ Voici notre visionnaire, se disaient-ils l'un à l'autre pendant qu'il s'approchait d'eux, tuons-le et jetons-le dans la

vieille citerne. Nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré, et voilà tout l'avantage qu'il aura retiré de ses songes.

—Non, non, s'écria Ruben, qui voulait l'arracher de leurs mains pour le rendre à son père, pas de meurtre, pas de sang versé ; contentez-vous de le descendre dans la citerne du désert, et vos mains ne seront point souillées.

Après avoir ouvert cet avis, il s'éloigna, sous quelque prétexte, avec l'intention de revenir à la citerne pour délivrer son frère. Les forcenés se jetèrent sur Joseph à son arrivée, le dépouillèrent de la brillante tunique qui avait tant excité leur envie, et le descendirent dans la citerne desséchée, bien décidés à l'y laisser mourir de faim malgré ses cris et ses supplications.

Leur vengeance satisfaite, ils s'étaient assis le long du chemin pour prendre leur repas, quand ils virent arriver des marchands ismaélites, venant du pays de Galaad. Ces hommes de Madian conduisaient en Egypte une longue file de chameaux, chargés de parfums, de résine et de myrrhe. Ils faisaient aussi, à l'occasion, le commerce d'esclaves. Juda profita de leur passage pour s'épargner, ainsi qu'à ses frères, l'odieux d'un fratricide.

—Pourquoi, dit-il, tuer notre frère et nous ingénieur ensuite à cacher sa mort ! Après tout, il est notre chair et notre sang. Plutôt que de souiller ainsi nos mains, vendons-le à ces ismaélites.

Troublés par les mêmes remords, les meurtriers applaudirent aussitôt à la proposition de Juda. Joseph fut tiré de la citerne et vendu pour vingt sicles d'argent aux marchands ismaélites, qui le conduisirent en Egypte. Bientôt après, quand Ruben revint à la citerne pour en extraire le prisonnier, il ne l'y trouva plus. Il courut vers ses frères, en déchirant ses vêtements :

—L'enfant a disparu ! criait-il avec désespoir. Malheureux que je suis ! comment pourrai-je reparaitre devant mon père ?

Mais eux, sans prendre garde aux lamentations de leur aîné, recueillirent la robe de Joseph et la trempèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils venaient d'immoler. Puis, ils l'envoyèrent à leur père avec ce message :

— " Nous avons trouvé cette tunique au désert : voyez si ce n'est point celle de votre fils.

Jacob n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la robe ensanglantée qu'il la reconnut pour celle de Joseph.

— C'est la robe de mon fils, dit-il en sanglotant, une bête féroce a dévoré Joseph !

Le saint vieillard déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et pleura son fils pendant de longs jours. Les malheureux, dont le crime avait changé ses yeux en deux sources de larmes, se réunirent pour le consoler, mais il refusa de les entendre.

— Laissez-moi, leur dit-il ; mes pleurs couleront encore de mes yeux le jour où je descendrai dans le tombeau pour rejoindre mon fils. "

Cependant les marchands ismaélites arrivaient en Egypte avec leur jeune esclave. De graves événements avaient bouleversé la terre de Misraïm depuis que, deux siècles auparavant, Abraham, l'aïeul de Joseph, y avait cherché un refuge contre la famine. Aux dynasties indigènes avait succédé la dynastie des rois pasteurs. Un jour les enfants du désert avaient franchi le Nil, envahi les temples et les palais, semé les ruines sur leur passage. Puis, les conquérants avaient échangé la vie nomade du Sémite contre la brillante civilisation des fils de Cham, de sorte que les vainqueurs se distinguaient à peine des vaincus, bien que ceux-ci n'attendissent qu'une occasion pour secouer le joug de leurs nouveaux maîtres.

Dieu n'abandonna pas le jeune israélite sur la terre étrangère. Exposé sur le marché aux esclaves, il fut vendu par les ismaélites à Putiphar, grand officier du roi Pharaon, et commandant de son armée. De race égyptienne, le courtisan s'entourait volontiers de serviteurs sémites, ce qui flattait

son maître. Cette fois, du reste, il eut tout lieu de s'applaudir, pour son propre compte, d'avoir acquis cet étranger. Sa conduite prudente, le succès qui couronnait tous ses actes, démontrèrent à Putiphar que Dieu lui-même le dirigeait dans tous ses mouvements et le tenait comme par la main. Dès lors, il le combla de ses faveurs et lui donna bientôt l'intendance de sa maison, ainsi qu'une autorité absolue sur tous ses subordonnés. A cause de Joseph, Dieu bénit la maison de l'Égyptien, dont les richesses se multiplièrent tant à la ville qu'à la campagne sans qu'il se donnât d'autre souci que de se mettre à table et de manger. Joseph veillait sur tout et pourvoyait à tout avec une sollicitude qui ne se démentait jamais.

Plus que tous les autres, la femme de Putiphar admirait le jeune israélite : un jour même, elle osa faire à Joseph une proposition criminelle qu'il repoussa aussitôt avec horreur.

“ Mon maître, dit le vertueux jeune homme, m'a confié tous ses biens, que j'administre sans qu'il s'en occupe en aucune manière : il a remis en mon pouvoir tout ce qu'il possède, excepté vous, qui êtes son épouse. Et je pourrais commettre un pareil abus de confiance contre mon maître, un pareil crime contre mon Dieu ! ”

Cette généreuse et loyale conduite ne fit point rentrer la coupable en elle-même ; une fois que Joseph entra dans le palais pour vaquer à ses occupations, elle réitéra ses provocations. Sur son refus, elle le saisit par son manteau. L'héroïque Joseph lui laissa le manteau dans les mains et s'enfuit hors de la maison. Alors, se voyant méprisée, elle jura de le perdre. Tenant en main le vêtement qui devait servir de preuve à ses accusations, elle fit retentir le palais de ses cris, appelant à elle officiers et serviteurs :

“ Quoi donc, hurlait-elle avec rage, mon mari n'a-t-il amené dans son palais ce fils des Hébreux que pour me faire insulter ? ”

L'impudente ne craignit pas de répéter à son époux les mêmes calomnies, lui montrant comme preuve sans réplique le manteau de Joseph. Sans contrôler l'accusation, sans in-

terroger l'accusé, Putiphar, outré de colère, fit jeter Joseph dans la prison où l'on détenait les criminels arrêtés par ordonnance royale.

Pendant ce temps, le vieux Jacob pleurait Joseph qu'il croyait mort. Et Joseph pleurait aussi, oublié de tous au fond de son cachot, devenu pour lui comme un sépulchre. " Mais le Dieu qu'il ne cessait d'invoquer n'oubliait pas, lui, son pieux et fidèle serviteur. L'Esprit de sagesse descendit avec lui dans l'humble et noire prison, pour le défendre contre les méchants, confondre ses détracteurs, échanger ses fers contre le sceptre, et faire resplendir sur ce front qu'on avait voulu souiller l'auréole d'une gloire immortelle (1). "

RÉV. P. BERTHE.

(A continuer)

L'abbé de Rancé

(Suite)

II

A trente lieues de Versailles, au fond d'un vallon, couvert d'étangs et entouré de collines et de forêts, s'élevait la malsaine abbaye de La Trappe que Rancé avait conservée.

C'est Rotron II, comte du Perche et gendre d'Henri I, roi d'Angleterre, qui avait bâti, en 1122, Notre-Dame de la Maison Dieu de La Trappe. Rotron s'était distingué en Palestine, dans la première croisade, et en Espagne, dans la guerre contre les Maures.

Dans l'année 1120, l'année même où sa femme, la princesse Mathilde, avait péri dans le naufrage de la *Blanche Nef*, le comte du Perche, traversant la Manche, fut assailli par une

(1) *Suppse*, X. 13. 14.

furieuse tempête. Le vaisseau, jouet des vents, allait se briser contre les écueils, quand Rotron fit vœu à la Vierge de lui bâtir une église, si elle le sauvait de la mort.

La Vierge entendit la prière du vaillant paladin : il arriva heureusement au port.

Rotron accomplit noblement son vœu et, pour en perpétuer le souvenir, fit donner au toit de l'église la forme d'un carène de vaisseau renversée.

A l'église, il joignit un monastère où il appela des religieux de Citeaux. Mais, pendant les terribles guerres de cette époque, La Trappe du Perche fut plusieurs fois pillée par les Anglais et notamment en 1410. Obligés chaque fois de se disperser, les religieux perdirent de leur ferveur. Vers la fin du XVe siècle, ils tombèrent en commende. Cette plaie infecte de la vie monastique avait fait son œuvre de mort et au XVIIe siècle l'abbaye elle-même n'était plus qu'une immense ruine. D'après la carte du visiteur, le toit rongé par le temps laissait librement passer la pluie ; au moindre orage, le monastère se remplissait d'eau, les planchers étaient rompus, pourris ; il fallait marcher avec précaution, pour ne point passer au travers. Les portes restaient ouvertes jour et nuit et les hommes et les femmes entraient à toute heure dans le cloître. Les parloirs servaient d'écuries, le réfectoire n'en avait plus que le nom ; les religieux et les séculiers s'y réunissaient pour jouer à la boule, quand la chaleur ou le mauvais temps ne leur permettait pas de jouer au dehors. Le dortoir, ouvert à tous les vents, était abandonné aux oiseaux de nuit ; il ne servait plus ; chacun des religieux se logeait où il voulait et comme il pouvait. L'église n'était pas en meilleur état : le plancher était rompu, le clocher semblait près de tomber. On ne pouvait sonner les cloches qu'on ne l'ébranlât tout entier.

La ruine de la discipline monastique n'était pas moindre que la ruine des bâtiments, et les religieux n'avaient plus du moine que l'habit.

Tel était l'état des choses, lorsque l'abbé de Rancé se ren-

dit à son monastère de La Trappe, fermement résolu de porter remède à tous ces maux.

Que se passait-il dans son âme orageuse et sublime quand il suivait les obscurs chemins du Perche, quand, en juillet 1662, il descendit dans le vallon toujours embrumé, où il voulait ensevelir sa vie ?

Comment dire sa douleur quand il entra dans son abbaye, vivant tombeau de l'honneur monastique, quand il réunit ses religieux qui n'avaient plus du moine que l'habit.

Il voulait voir immédiatement aux réparations les plus urgentes : il voulait surtout remettre en vigueur la discipline monastique. Mais, aux premiers mots qu'il en toucha à ses religieux, ceux-ci se cabrèrent. Ils s'étonnaient, disaient-ils, qu'un homme qui avait mené une vie si mondaine eût un pareil dessein ; ils l'accusaient de vouloir faire porter la punition de ses vices à de pauvres religieux tombés sous son autorité.

À ces injures, Rancé n'opposa que le calme le plus noble et, tranquillement, poursuivit son œuvre. Mais, ennemis de tout frein et corrompus jusqu'aux moëlles, les moines s'épouventèrent en sentant quelle virile main avait repris les rênes. Dans leur fureur, ils menacèrent Rancé de l'empoisonner, de le poignarder, de le jeter dans les étangs, s'il continuait à les tourmenter de la sorte.

Les choses allèrent si loin qu'un gentilhomme du voisinage, M. de Saint-Lons, colonel de cavalerie, accourut au secours de l'abbé. M. de Rancé refusa cette protection en disant :

Il ne peut rien m'arriver de plus heureux que de mourir pour la justice, et, pour décider de mauvais moines à faire le bien, il faut le leur faire aimer.

Il y mit tous ses soins. Convaincu, à la fin, de l'inutilité de ses efforts, il réunit une dernière fois ses moines en révolte et leur déclara qu'il allait informer le roi de leur conduite.

À ce nom redouté, la sédition s'apaisa.

Rancé profita du calme pour passer un contrat avec ses

religieux qui consentirent à purger les lieux moyennant pension.

Débarassé de ces malheureux, il fit venir des moines de l'étroite observance de Perseigne et tous se mirent avec grand zèle à reparer le monastère, à relever les clôtures.

LAURE CONAN.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

LA VÉRITABLE DÉVOTION A MARIE. — Nous ne saurions trop recommander ce traité du B. Grignon de Montfort aux âmes désireuses de s'assurer la protection de Marie et d'arriver vite à la perfection. Cet opuscule se vend chez M^{LE} DE LA ROUSSELIÈRE, 319, rue Sherbrooke, Montréal.

ACTIONS DE GRACES

“ Une personne était sans ouvrage depuis deux ans. Dès qu'elle eut promis de s'abonner à LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG elle a obtenu une bonne place. ”

* * *

“ Mon cher papa était atteint d'une maladie mentale. Après avoir prié le Très Précieux Sang de Jésus-Christ et promis de payer un abonnement, et de dire, pendant trois mois, un rosaire par jour, je reçus une lettre de mes parents m'informant que mon père était parfaitement rétabli. ”

* * *

“ Une famille entière rend grâces et reconnaissance au Sang adorable pour l'assistance particulière qu'elle en a ressentie au milieu des multiples épreuves qu'elle éprouvait depuis longtemps. Ah ! quelle est grande la gratitude que nous

lui devons ! Aussi nous sentons que nous ne pourrons jamais exprimer assez hautement notre reconnaissance et nous voulons offrir, en actions de grâces au Père Eternel, ce même Sang qui nous a obtenu miséricorde et d'inignes faveurs temporelles. Vive le Sang de Jésus, maintenant, toujours et pendant tous les siècles des siècles ! ”

* * *

“ Un jeune étudiant devait se présenter pour subir un sérieux examen. Après avoir demandé au monastère du Précieux Sang, de Nicolet, une union de prières pour le succès désiré, j'en promis la publication, pour la gloire du Précieux Sang et de saint Antoine de Padoue. Je m'acquitte avec bonheur de ma promesse et, chaque jour, je demanderai que le Sang de Jésus soit connu, aimé et remercié à jamais. ”

* * *

“ J'ai obtenu deux grâces spéciales en priant le Précieux Sang et en faisant la promesse de faire publier dans les annales—ce que vous voudrez bien m'accorder, j'espère. ”

* * *

“ J'ai le bonheur de venir vous dire que le Précieux Sang de Jésus vient de m'exaucer encore. J'ai obtenu la guérison de mon mari ; il souffrait d'éruptions sur tout le corps et il est rétabli aujourd'hui. ”

* * *

St-Eugène, Ont., 3 septembre 1897.

Je voudrais exprimer toute ma reconnaissance au bon saint Antoine, qui, après une neuvaine faite en son honneur m'a obtenu de Dieu une grâce bien précieuse.

Un mal violent empêchait mon enfant de marcher depuis près de deux ans. La guérison a été complète et immédiate.

Honneur à saint Antoine, le puissant thaumaturge !

Dame D. LALONDE.

Une abondante moisson spirituelle offerte aux abonnés et aux zélateurs de " La Voix du Précieux Sang ".

1. Toute personne qui envoie le montant de son abonnement ou de son réabonnement [\$1.00 par année] à " La Voix du Précieux Sang "—édition française ou anglaise—ou qui, ne pouvant s'abonner elle-même, nous envoie le nom et l'adresse d'un nouvel abonné, avec le montant de son abonnement, a droit, pendant un an, aux avantages suivants :

Une intention générale dans toutes les prières et pénitences de la communauté ; une part spéciale dans 600 messes entendues, 500 communions, 20,000 chemins de la croix, autant de chapelets, 500 heures réparatrices de minuit. De plus, nous recommanderons aux prières, à la réunion mensuelle des membres de l'archiconfrérie du Précieux Sang, et dans le journal ceux des proches parents de nos abonnés et zélateurs qui mourraient pendant l'année. Ces mêmes défunts participeront aussi au service que nous faisons chanter, le 3 novembre, pour nos bienfaiteurs trépassés et à nos quatre Quarante Heures annuelles.

2. Si l'on désirait associer une personne défunte à tous les avantages sus-énumérés, on n'aurait qu'à expédier un second abonnement,—c'est-à-dire le nom, etc., d'un nouvel abonné—ou à offrir à Dieu, en faveur de la personne décédée, les avantages auxquels on a droit par son propre abonnement ou son réabonnement.

3. Un pieux souvenir sera envoyé à chaque nouvel abonné, ainsi qu'à chaque zéléteur.

Que la bénédiction du Très Précieux Sang de Jésus crucifié repose sur tous ceux qui nous sont dévoués ; qu'elle protège leur famille, leurs entreprises, et les préserve de tout malheur de l'âme et du corps.

1.— L'abonnement à cette *revue mensuelle* est toujours daté du jour où l'on s'abonne.

Les personnes qui se plaignent d'erreurs dans leurs comptes sont priées de se rappeler que nous ne répondons que des envois ainsi adressés.

2.—N. B.—Tous les envois et demandes doivent être adressés comme suit : " LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ", ST-HYACINTHE, P. Q. (Canada.)

PRIMES EXTRAORDINAIRES.

1.—Toute personne qui, pendant ce mois, nous enverra le montant de deux abonnements nouveaux, ou qui renouvellera son propre abonnement, ou qui paiera ses arrérages, recevra un " MOIS DE ST-MICHEL ", ou une image coloriée de Jésus crucifié.

2.—Aux personnes qui se feraient zélatrices de cette œuvre, en envoyant cinq abonnements acquittés, même y compris le montant de leur abonnement (c'est-à-dire \$5.00), nous expédierons un MANUEL DU PRÉCIEUX SANG, ou un objet de même valeur.